

## *Le renvoi*

**A**nton Aguer avait chaud, dans son costume trois pièces gris. Sa cravate bordeaux à petits losanges moirés enserrait implacablement son large triple menton, tel un serpent python étouffant sa proie, avant de l'avaler d'un coup!

En tant que conseiller général du canton et maire de la capitale souletine, il venait d'assister à l'inauguration en grandes pompes de la fameuse « voie express de Soule », projet faisant partie du « volet désenclavement » de la vallée (vainement entamé lors des mandats de son infortuné prédécesseur), qu'il avait finalement réussi à boucler malgré la grogne des riverains et des groupuscules écologistes locaux. Cela n'avait pas été sans mal, et il avait bien failli perdre toute contenance devant les attaques en règle dont il avait été « victime » lors des dernières élections cantonales. Mais largement réélu (à 69% !) devant ses falots concurrents de gauche, il avait fini par imposer ses idées ultra-productivistes en toute légitimité. Son beau-frère –vice-président de la communauté de communes et maire de Larrau- qui comme par hasard tenait une entreprise de travaux publics, était déjà sur les starting-blocks pour rafler le marché. Si tout se déroulait comme prévu (et il veillait assidûment

à ce qu'aucun journaliste local ne vienne contrecarrer ses plans, se targuant -en privé- de les avoir tous dans sa poche), la réalisation de ce plan allait renforcer les liens entre les tenants souletins de sa famille politique, et donner le change aux entreprises qui militaient pour le développement économique de la vallée depuis des décennies. Le discours officiel était que cette route allait améliorer les transports des marchandises, et permettre à la Soule de survivre, d'attirer les investisseurs, de créer des emplois, et donc de relancer l'économie...

Le même argumentaire avait été déployé l'année passée pour l'installation du Wimax, et avait parfaitement fonctionné. Aucune raison que cela ne marche pas encore une fois ! Ne dit-on pas qu'on ne change pas une équipe qui gagne ?

Aguer senior sortait juste du restaurant « Chez Bidegain », où il s'était copieusement empiffré -comme à son habitude-, en compagnie des maires des communes concernées. Les vapeurs de l'apéritif lui causaient de violentes montées de chaleur, et le Côte de Saint Mont 2005 qui avait été servi sans modération pendant tout le repas avait donné à son visage de jolies couleurs cramoisies, et redonné à son caractère déjà difficile un nouveau souffle courageux et viril. D'ailleurs, cela lui rappelait avec félicité qu'il allait à nouveau arroser ce succès mémorable le soir même avec ses amis notables, pour lesquels il avait fait venir un bus rempli de putes

espagnoles. C'était sûr : le Ricard et le foutre allaient couler à flots !

C'est dans cet état que, assis sur son fauteuil de PDG du groupe Aguer Industries (une de ses nombreuses casquettes de grosse légume), ses mains grasses posées bien à plat sur le sous-main en feutrine tâché d'encre, Antton Aguer recevait l'ouvrier Patrice Bodin pour un entretien préalable à un licenciement pour faute lourde, dans son bureau capitonné empestant le cigare froid, et le produit nettoyant industriel pour vitres.

Son fils Allande, jeune directeur de l'usine, et promis à la succession du groupe (malgré une envergure bien moindre que celle du patriarche), était présent lui aussi, debout derrière son père, bras croisés, rongant nerveusement -en penchant la tête- ce qui lui restait d'ongle à l'auriculaire droit.

Le grand patron affichait une moue pincée, et faisait mine de lire un maigre dossier à couverture orange fluo, tout en regardant régulièrement d'un œil luisant son employé par dessus ses verres de presbyte. En réalité, il observait discrètement sa future victime, tout en se demandant quel ton il allait bien pouvoir prendre pour exercer son autorité et appliquer sa sentence suprême...

« Encore un ouvrier indigent, incompetent et limité, comme il se doit; et affublé d'un physique

affligeant, qui plus est », pensait-il en tapotant son Montblanc Meisterstück Solitaire Platinum en rythme, avec l'index de sa main droite. « En plus, il n'est même pas d'ici. Aucune raison de le ménager! » Il posa son stylo plume de luxe d'un geste précieux et appuyé sur le bois vernis du bureau. Tel le marteau d'un juge, le claquement sec du métal précieux marqua emphatiquement le moment où le bonhomme allait prendre la parole...

— Monsieur, lança t-il sur un ton las, teinté de mépris, en bâclant votre travail pour lequel le groupe Aguer Industries vous paie, vous avez agi de manière complètement anti-professionnelle, et nous avez fait perdre du crédit auprès de notre plus gros client.

Voyant que son interlocuteur restait de marbre, le regard flou comme absent, mais qu'il ne baissait pas les yeux en signe de soumission, il poursuivit, plus sèchement :

— Je lis dans votre dossier que votre supérieur hiérarchique vous a averti à plusieurs reprises, mais vous n'avez semble t-il pas tenu compte de ses remontrances... Et lorsqu'il y a récurrence, on ne peut plus parler de maladresse, mais de sabotage, surtout lorsqu'il s'agit de pièces entrant dans la composition de matériel militaire! En conséquence, nous allons devoir prendre une sanction exemplaire et définitive à votre encontre. Vous m'entendez, monsieur... Bodin?

L'ouvrier, avachi sur sa chaise, les mains posées sur ses jambes, ne broncha pas, mais sa pupille restait toujours froidement fixée sur le visage rougeaud d'Antton Aguer.

— Mais c'est qu'il est insolent, le bougre, s'énerva le patron, qui frappa soudainement et avec grand fracas sur son bureau, avec son énorme poing droit. Sa lourde chevalière en or fit une petite encoche profonde de quelques millimètres dans le vernis du bois, mais la seule personne qui sursauta dans la salle, fut l'anxieux Allande, qui leva ensuite les yeux au ciel avec agacement, avant de sursauter une seconde fois au son de la voix paternelle courroucée.

— Ho?! Tu écoutes ce que je suis en train de te dire, espèce de demeuré congénital? rugit le patriarche, exaspéré par le flegme apparent de son ouvrier, qu'il aurait plutôt aimé voir pleurer et supplier, comme il en avait l'habitude dans les grands moments où il exerçait la toute puissance de son pouvoir.

Trente longues secondes silencieuses passèrent, tandis que les regards s'affrontaient, dans une ambiance chargée de calories et d'électricité statique. Antton, qui avait passé la plus grande partie de son existence à hurler après ses semblables pour imposer sa volonté, avait fini par développer une forme de surdité, si bien qu'il n'entendit pas la vibration infrabasse qui semblait venir de nulle part, et qui emplissait la pièce petit

à petit. S'il l'avait entendue, il avait dû la prendre pour un simple acouphène, et n'en avait pas tenu compte. Mais elle ne passa pas inaperçue auprès d'Allande, qui cessa immédiatement de se ronger les ongles, fronça un sourcil, et tendit l'oreille à la recherche de la source de ce bruit inconnu et désagréable...

Patrice Bodin ouvrit alors calmement la bouche et glissa, à peine audible :

— Je crois que vous feriez vraiment mieux de penser à votre cœur malade, plutôt que de vous exciter de la sorte, monsieur!

Antton, que tout le monde s'amusait à surnommer ironiquement *Ttun-ttun\** dans son dos (et sans qu'il n'en eut jamais rien su), à cause de sa base large, sa grande capacité de résonance, et le fait qu'il ait plus d'une corde à son arc, en resta bouche-bée, les yeux exorbités! Au bout de quelques secondes, il se redressa dans son fauteuil, et tourna la tête vers son fils, tout en gardant un œil prudent sur celui qu'il croyait être un être humain normal. Allande, qui n'était pas certain d'avoir bien entendu ce qu'il avait entendu, était davantage concentré sur le bruit de fond qui devenait très vite de plus en plus insupportable et résonnait dans ses plombages dentaires.

— Dis-donc, fils, tu as entendu ce qu'il a dit ce c...